



Du poème

Ne me sens heureux quelque peu,
Que lorsque le poème venu au langage,
Plus grand que moi,
Laisse présager
Le meilleur
En tous temps, en tous lieux

C'est un édifice à plusieurs entrées
Aux nombreuses portes dérobées
De vastes avenues y rayonnent en tous sens
Mais aucune ne mène au saint des saints
Qui, moi vivant, ne sera jamais édifié

Le sein de la belle est de pierre
Son regard est vide et creux
Le drapé de sa tenue antiequem'indiffère
Pomona ne vit pas ici
Mais partout où croît et fleurit en beauté
Ce qui sauve

Je désire être à l'image de cette statuaire invisible
J'efface jusqu'aux traces de mon passage
Et laisse croître et prospérer l'édifice vivant
Au gré des vents qui s'épuisent
Renaissent et vont

Ma vie, insignifiante en regard de celle des autres passants et badauds,
N'a d'égale que l'insigne insignifiante du poème
Qui en passa par moi
Le temps de laisser
Une trace

Les simples exhalent l'âtre parfum des terres incessibles,
Sont l'enjeu de mille convoitises malsaines,
Et que dire des mers et des océans lointains pillés-ravagés
Jusque dans leurs tréfonds ?

Dans cet édifice, nul miroir, on le verra,
Mais un monde de reflets changeants au gré des heures que j'égrène
Et des couleurs flottantes chatoient aimablement,
Résolument résonnent à l'écoute desons
Emis par le monde des humains affairés,

Les innombrables,
Pour le meilleur et pour le pire
Et pour rien

Comme en retrait, accentuant ainsi l'intensité de leur présence tactile,
Végétal fleurit d'abondance et minéral affleure et danse dans les consciences affiliées
De ces danses qui n'ont pas de nom dans le cercle magique-ouvert
Qui ne cesse de grandir
Pupilles flottent dans les yeux
Emerveillés

Couleurs si nombreuses et parlantes défient la magie vertueuse des mots,
Tournent au profit non exclusif d'un monde serein
A visage humain
Toute laideur confondue
Haine et désolation bannies

Pour tout cela, et plus encore, que le pays soit remercié
Qui porte en son sein encore et maintenant êtres immatériels et choses édifiantes
Comme ponts et chaussées, chemin et sentines
Et jusqu'à cet air de liberté mutine qui persiste et signe
Dans le vide de cœurs en détresse,
Dans le trop-plein, aussi, de joies détonantes
Et mille et une choses jugées insignifiantes par le grand nombre
Qui ne s'invite pas à la fête des sens
Bien content tout de même d'y faire office d'invités-surprise,
Lorsque l'occasion d'y briller s'y présente,
Misérables fantômes de semblants d'hommes et de femmes,
Skia dirais-je en grec ancien

Etres et choses, confondues-distendues,
Le poème ne s'en empare ni ne s'en pare,
Préférant laisser la part belle à l'élan salvateur
Qui émane des lieux
Au cœur battant de l'aube inachevée,
Aux femmes et aux hommes simples ayant toute liberté
D'y séjourner ou d'y vagabonder en toute quiétude au gré de leur curiosité
Afin d'y parfaire l'ordre naissant qu'ils esquissent
A chacun de leurs pas

La part maudite n'appartient qu'au poème qui les invoque,
Maudit qu'il est par des légions de maldisants
Je rêve d'un poème qui leur écorcherait les lèvres,
Arracherait leur langue de papier-mâché
Et ferait d'eux des être fantomatiques pour de bon

Une manière hendrixienne, en somme, d'effacer le réel
Pour lui substituer l'utopie de sons en mouvement
Capables de mobiliser les foules appelées à regarder enfin
La réalité en face, c'est-à-dire en farce,
Comme le suggère Bob Dylan dans All Along the Watchtower
Magnifié par Jimi Hendrix

Pas de danse esquissent un passage,
Dans cet étroit défilé, le poème, charpentier de son état,
Devient pirogue au fil de l'eau qui roule dans les gorges lascives

Elle prend grand soin d'éviter rochers et cataractes,
Mouillant quelques heures dans une de ces vasques limpides,
Dont le poème garde ouvertement le secret,

Avant que de reprendre sa route serpentine
Au fil de sa voix vagabonde
Mince filet de vie se fraye un chemin d'eau,
Tel un banc de verrons mimétiques,
Dans les rets poisseux de l'immense existence terrestre
Aux remous trop nombreux

Achévé, le poème repart de plus belle
Vers un nouveau poème
Et c'est ainsi que, de bond en rebond,
De suite flutée en suite arpégée, il réduit peu à peu au silence,
Mais pour un temps seulement,
L'absence de parole dans le vide des cœurs
Qui s'ignorent encore

Qu'une mélodie enjôleuse,
Qu'un rythme décalé,
Qu'une puissance tutélaire innommée
Ouvrent la voie à l'écoute
Dans l'action raisonnée,
Le combat acharné,
Et c'est toute la face du poème qui s'en trouve changé
Et hors de lui le monde alors ainsi saisi de colère s'apprête à basculer
Dans le mieux-être d'une harmonie
Toujours à reconstruire
Au beau milieu des craintes et des cris,
En dépit des vociférations des fous de dieu
Qui, de longtemps, ont juré la perte du monde et des hommes,
Des arts et des lettres, des musiques et des dieux

Qu'une femme, une seule, salue la venue des mots,
Et c'est le monde entier en moi qui retient sa respiration
Dans l'espace ténu du poème filé

Comme filet d'eau dans la fontaine l'été,
Poème attise la soif des lieux
Et la place du marché écrasée de soleil, alors,
Ne tient plus en place
Dit le manque et les peines,
Ranime désirs et envies
D'offrir à tous et toutes
L'asyle d'un lieu sûr

Fontaines humides à deux doigts d'être asséchées,
Bassins endormis,
Ruisseau languissants,
Réveillez-vous
L'eau en partage abonde,
Si nous savons y faire
Pour le bien de tous

Jean-Michel Guyot

19 juin 2018